

Briand féministe

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **20 (1932)**

Heft 375

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-260628>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

C'est probable. Ils ont peur des femmes. Pourquoi?

Leur crainte, c'est, en accordant le droit de vote aux femmes, d'introduire une inconnue redoutable dans le problème de la réélection. Si les femmes deviennent sénatrices, eh bien! il y aura d'autant moins de sénateurs...

Voilà ce qui effraye ces messieurs. Ils sont dans la forteresse. Ils sentent que l'assaut va leur être livré. Et ils braquent leurs mitrailleuses...

Ne cherchez pas d'autre explication.

Et si les députés sont si généreux, si magnifiques, c'est qu'ils savent bien que les sénateurs feront bonne garde...

Le programme des femmes est généreux, charitable, admirable. Si certains hommes, cabots du parlementarisme, lèvent la patte sur les idées qui leur ont permis d'être élus ou réélus, je suis sûr que les femmes resteraient fidèles à l'idéal que beaucoup d'entre elles ont exprimé.

Comprendre mieux que l'homme la souffrance des tout petits, et la souffrance des vieux. Savoir mieux que l'homme ce qui convient à la santé des enfants et, par conséquent, à la protection de la natalité. Être plus sévères pour la réglementation des débits de boisson. Refrénér la vie chère dont les femmes, gérantes du budget familial, ont tant à souffrir. Jeter moins vite aux quatre vents tant de subventions, tant de bénéfices, tant de commissions, tant de faveurs d'argent. Et songer davantage aux veuves chargées de famille qui, dans une gêne cruelle, mais avec une irréprochable tenue, donnent à messieurs les jouisseurs de la politique une si belle leçon de dignité.

Le programme des femmes?

Il comprendrait une pensée qui se retrouve dans les programmes des femmes élues de tous les pays du monde.

Il est quelque chose dont les femmes ne seraient pas dupes. Ce quelque chose-là, c'est la déclamation par laquelle les gouvernements développent dans certains pays l'esprit de guerre.

Ah! je sais... On est attaqué. On se défend. Il le faut bien, parbleu...

Mais si les femmes avaient voix délibérative dans les moments où les guerres menacent, j'estime que par une d'elles n'oserait voter la guerre. Pas une, vous m'entendez!

Les hommes, oui, il y en a. Et nous en connaissons.

Non, pas une femme! Car les femmes, maintenant, savent ce qu'est la guerre moderne, la guerre des gaz et des poisons. Et elles en ont peur.

Un sénateur se contente d'envoyer au front des hommes de vingt ans. Un député, sauf quelques rares et admirables exceptions, peut toujours se tirer d'affaire dans les états-majors ou en mission.

Mais la femme, dont le mari ou dont le fils sont condamnés à partir, participe, de toute son âme, de toute sa chair, à la criminelle monstruosité de la bataille. Son petit, elle entend avec lui les obus qui miaulent comme des chats féroces ou qui hurlent comme de lugubres sirènes. Elle le voit mort, étalé en croix, face au ciel. Elle le voit mort, tombé entre les lignes, mort après avoir mis si longtemps à ne plus penser, à ne plus souffrir. Elle le voit mort sans sépulture, lentement absorbé par la terre.

Et vous croyez qu'une femme, qu'une femme supportera ces visions-là?

Vous qui vous opposez au vote des femmes, allez-vous-en, une nuit, dans ces plaines de Champagne, dans ces champs bouleversés de la Meuse. Interrogez-les par la pensée, nos 1,500,000 morts. Et demandez-leur pour quoi ils sont morts. Ils vous répondront: «Nous sommes morts parce qu'on nous a dit: vous allez guerroyer contre la guerre. Nous sommes morts pour que nos enfants ne meurent pas.»

Eh bien! prenez garde à l'écrasante responsabilité qui pèsera sur vous si vous n'accomplissez pas, de toute votre force, de tout votre cœur, ce qu'il faut accomplir pour que les femmes fassent, au Parlement, hommes, ce que vous n'êtes peut-être pas capables de faire: ne pas trahir les morts, et sauver les vivants!

Vous croyez qu'une femme, qu'une mère votera pour des ministres capables d'amener un pays à une pareille catastrophe quand elle sentira que, de l'autre côté des frontières, il y a d'autres femmes et d'autres mères qui penseront comme elle? Allons donc! Les femmes apporteraient, en politique, un sens nouveau, le sens de la maternité!

(Paris-Soir.)

PAUL REBOUX.

Briand féministe

Pouvons-nous, bien modestement, apporter, nous aussi, notre petite pierre à l'édifice qui s'élevait à la mémoire d'Aristide Briand tous ceux qui réalisent douloureusement la perte que vient de faire la grande cause de la paix? et pouvons-nous dire ici que si Briand fut un pacifiste, il fut aussi un féministe auquel nous tenons également à rendre hommage?

Les circonstances ne lui permirent pas toujours, cela est certain, de faire pour notre cause tout ce qu'il aurait voulu, mais combien fréquemment les féministes françaises recurent-elles de cet ami fidèle et sûr conseils et encouragements! Et si Briand était féministe, c'était en bonne partie parce qu'il savait que son honneur de la cruauté stupide de la guerre, les femmes la partageaient, et qu'il pouvait trouver en elles des alliées précieuses pour faire triompher la paix. Qui de nous, qui avons eu le privilège de l'entendre, pourra jamais oublier les termes émouvants par lesquels il demandait aux femmes leur appui pour l'organisation d'un monde nouveau?

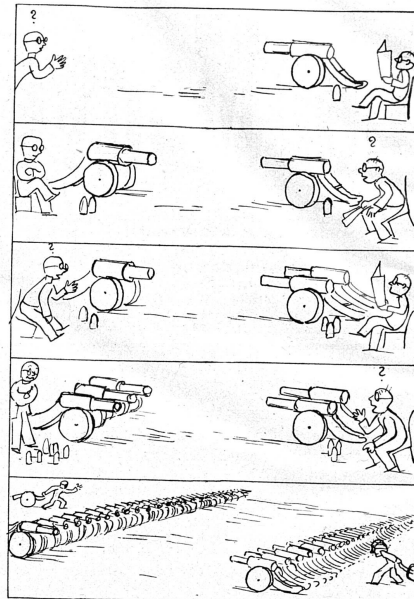
C'est pourquoi le féministe ont tenu à participer, nombreuses, à ses obsèques, dans les rangs de la délégation des Associations pour la S. d. N., et c'est pourquoi notre confrère la Française, peut écrire ces paroles qu'il faut connaître: «Au seuil même de sa tombe, nous voulons prêter ce serment, qui lui aurait été cher, de donner à notre tour le meilleur de nous-mêmes pour continuer son œuvre de rapprochement et d'entente entre tous les peuples».

IN MEMORIAM

Maurice Gabudd

C'est avec regrets que nous avons appris le décès, survenu à Martigny, le 7 mars, après une très courte maladie, de M. Maurice Gabudd, rédacteur en chef du journal valaisan *Le Confédéré*,

Cliché „Nie wieder Krieg“ (Gartenhofstr. 7 Zurich).



On peut se procurer des cartes postales avec cette illustration au prix de 5 cts. pièce. Réduction pour toute commande dépassant 100 exemplaires.

Les armements ne donnent pas la sécurité

un membre de l'Association de la presse valaisanne, ainsi que de plusieurs Sociétés de linguistique et d'histoire.

Car, dans ce beau canton où l'idée féministe ne prend pied que peu à peu et avec certaines réticences, Maurice Gabudd fut l'un des premiers à nous accueillir et à nous appuyer. En été 1923, lors de notre Cours de vacances suffragistes à Salvan, il monta de Martigny pour assister à notre séance d'ouverture, nous apportant ses encouragements, son intérêt en éveil pour notre cause, et depuis lors, chaque fois qu'un lieu une conférence, une réunion dans l'une ou l'autre des villes du Valais français, on le retrouvait, fidèle au poste, prêt à annoncer nos séances, à en rendre compte, à mettre sa plume au service de nos idées; tout récemment encore, il assistait à la conférence de Mme Vallé-Genairon à Martigny, sur laquelle il publiait un article que nous avons reproduit en partie dans notre dernier numéro. Et ceux de nos lecteurs qui ont participé à l'Assemblée générale de l'Association suisse pour le Suffrage à Sion, il y a deux ans, se souviennent qu'il avait préparé pour cette occasion une étude d'ensemble sur la situation de la femme valaisanne, dont quelques fragments parurent ensuite dans nos colonnes, et dont il fut plus tard donné lecture intégralement à une séance du Groupe suffragiste lausannois.

Une étude qui montra à ceux qui l'ignoraient encore à quel point, et dans tous les menus détails, Gabudd connaissait son Valais, la vie des villages perchés sur l'alpe, le rude labeur autour des mazois bruns ou dans les vignobles des coteaux caillouteux. C'est que, collaborateur du *Glossaire des patois romands*, collectionneur

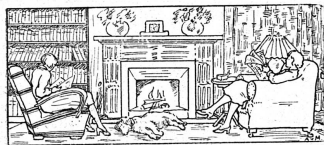
des traditions et des légendes de son canton, ce fils de ses œuvres (car il avait, étant enfant, gardé le bétail dans les pâturages, et puisé les premiers éléments de sa culture dans un petit dictionnaire Larousse laissé pour compte par un étranger en villégiature) était un historien local et un philologue apprécié. Mais c'était aussi un esprit ouvert aux leçons des temps modernes: ses convictions féministes, manifestées sans hésitation, en sont la preuve. Et nous savons que la place laissée vide par lui sera difficilement remplie. C'est pourquoi sa mort est une perte pour tous les amis de notre mouvement.

M. F.

Marguerite Mathez

La mort prématurée de cette suffragiste si ardente, si dévouée, causera de la consternation dans tous les milieux qui l'ont connue. Née et élevée à Lausanne, Marguerite Mathez, défendant déjà très tôt, et avec beaucoup de courage, la cause qui nous est chère, soit comme employée dans un bureau d'avocat, ou dans une maison de commerce, ou plus tard, à Berne, comme fonctionnaire fédérale. Elle était attristée de voir que les jeunes avaient tant de peine à suivre le mouvement, et souvent elle les réunissait chez elle pour leur parler et les «convertir». A Berne elle a rendu beaucoup de services au mouvement suisse, en nous procurant des documents intéressants, préparant des entrevues, en nous craignant pas de faire de la propagande même auprès de ses chefs. Elle le faisait avec tant de finesse et de douceur, tout en ne manquant pas de décision, qu'elle eut bien souvent gain de cause.

Désirant s'instruire, voir d'autres pays, elle



Les femmes et les livres

Cinq romancières anglaises

On dit assez couramment que les romancières russes et anglaises sont au premier rang de la production romanesque de l'univers, et que, parmi ces auteurs de choix, les femmes écrivains d'Angleterre sont particulièrement remarquables. La faveur du public britannique s'est attachée à quelques romancières modernes dont les livres connaissent les gros tirages: Virginia Woolf, Clemence Dane, Margaret Kennedy, Katherine Mansfield et Rosamond Lehmann, pour ne citer qu'elles cinq.

Ces romancières possèdent à fond l'art d'écrire et sont fidèles aux caractères reconnus de la fiction anglaise, c'est-à-dire à la faculté de créer des personnages qui vivent, de les situer dans l'ambiance qui leur convient particulièrement et de décrire avec autant de conscience les personnages accessoires que les figures principales.

Est-il vrai de dire qu'en Angleterre les femmes écrivent actuellement des romans d'hommes, et les hommes des romans de fem-

mes? Je ne saurais l'affirmer et je ne crois pas beaucoup à une division par sexe de la littérature romanesque de quelque pays que ce soit. Mais ce qui m'enchanté et me paraît admirable dans les œuvres des cinq femmes de lettres dont il va être question — et autant que je puisse me permettre de généraliser — c'est leur façon délicate d'évoquer, de décrire, par des touches légères mais précises, la vie tourmentée de presque tous les humains, d'harmoniser si bien l'atmosphère collective et les personnages, et d'adapter si merveilleusement leurs écrits à la sensibilité des lecteurs de notre époque.

Je dois dire par souci de vérité qu'il est, parmi ces œuvres, certaines que je suis sûre de goûter, mais pas aussi sûre de comprendre. Quelques-unes des pages de Virginia Woolf sont assez hermétiques. Clemence Dane ne se livre jamais entièrement, et le mystérieux clair-obscur de Rosamond Lehmann laisse l'esprit inassouvi. Katherine Mansfield déroute aussi, cette charmante qui ne se contente jamais de l'apparence, mais cherche obstinément quelque chose à travers elle. Dans ce que j'ai lu de sa plume, Margaret Kennedy me semble être de beaucoup la plus simple, la plus accessible.

Virginia Woolf

Romancière très appréciée et l'un des premiers critiques littéraires de l'Angleterre actuelle, Virginia Woolf est la fille de Sir Leslie Stephen, grand critique et biographe,

que Meredith, son ami, a peint dans *l'Egoïste* sous le nom de Vernon Whitford, «Phœbus-Apollon mêlé d'un ascète», brillant, sceptique, d'une clarté intellectuelle implacable que tempérait un humour ironique. Virginia Stephen épousa Léonard Woolf, et ils fondèrent ensemble une maison d'édition, *The Hogarth Press*. Elle collabora d'abord, comme critique, au *Times Literary Supplement*, puis, en 1915, publia son premier roman, *The Voyage out*.

Au début de sa carrière littéraire, Virginia Woolf s'inspirait des grands modèles, de George Eliot, de Thomas Hardy, de Galsworthy. *Le jour et la nuit* date encore de cette période. Mais elle en vint à douter de la possibilité de donner l'impression de la vie par un tel travail solide et honnête. «Regardez en dedans, écrit-elle alors, examinez pour un instant un esprit ordinaire et un jour ordinaire. L'esprit reçoit une myriade d'impressions, banales, fantasques, évanescentes ou gravées avec la netteté de l'acier. Elles arrivent de tous côtés, incessante pluie d'innombrables atomes. Et à mesure qu'elles tombent, à mesure qu'elles se réunissent pour former la vie de lundi, la vie de mardi, l'accent se place différemment; le moment important n'est plus ici, mais là... La vie n'est pas une série de lampes arrangées systématiquement; la vie est un halo lumineux, une enveloppe à demi transparente qui nous enveloppe depuis la naissance de notre conscience. Est-ce que la tâche du romancier n'est pas de saisir cet esprit changeant, inconnu, mal délimité, les aberrations ou les complexités qu'il peut

présenter, avec aussi peu de mélange de faits extérieurs qu'il sera possible?...

C'est selon cette formule nouvelle que fut écrit *Mrs. Dalloway*. L'action se déroule en une seule journée, de l'heure matinale où l'aimable mondaine, Clarissa Dalloway, s'en va acheter des fleurs, à l'heure tardive où les derniers invités quittent ses salons. Raconter ce livre, qui m'a beaucoup intéressée et que j'ai lu deux fois, je n'oserais. Je doute, d'ailleurs, qu'il soit possible de le résumer de façon intelligente et intelligible. Imaginez que les critiques littéraires anglais ou français, des gens dont le métier est de voir clair, ne sont pas d'accord sur ce point: Mrs. Dalloway se suicide-t-elle à la dernière page du livre, ou bien se met-elle tout simplement au lit?

Citons plutôt ce joli passage de la rentrée de Mrs. Dalloway dans sa maison: «Le hall était frais comme une crypte... elle fut comme une religieuse qui, revenant du monde, sent retomber autour d'elle les voiles familiers et reconnait la psalmodie des prières anciennes. La cuisinière sifflait dans la cuisine; elle entendit le tic-tac de la machine à écrire. C'était sa vie, et, se penchant sur la table du hall, elle se recueillit, se sentit bénie, purifiée, et se dit, en prenant le bloc où était inscrit un message, que de pareils moments sont des boutons sur l'arbre de la vie, des fleurs de la nuit (une rose exquise avait-elle fleuri pour elle seule?)...»

Collection *Le Cabinet cosmopolite*. Librairie Stock, Paris. fr. 15 franc.